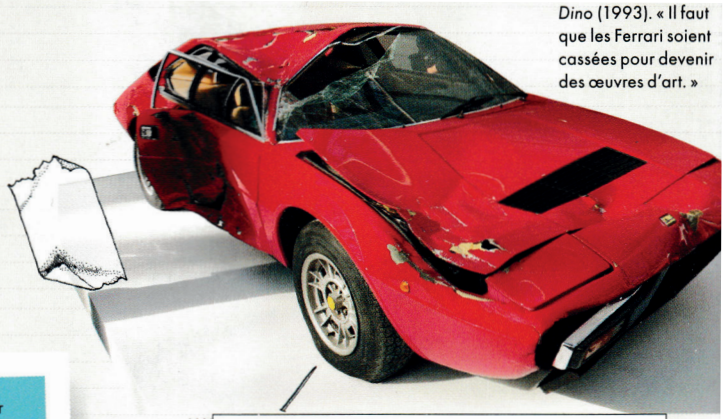
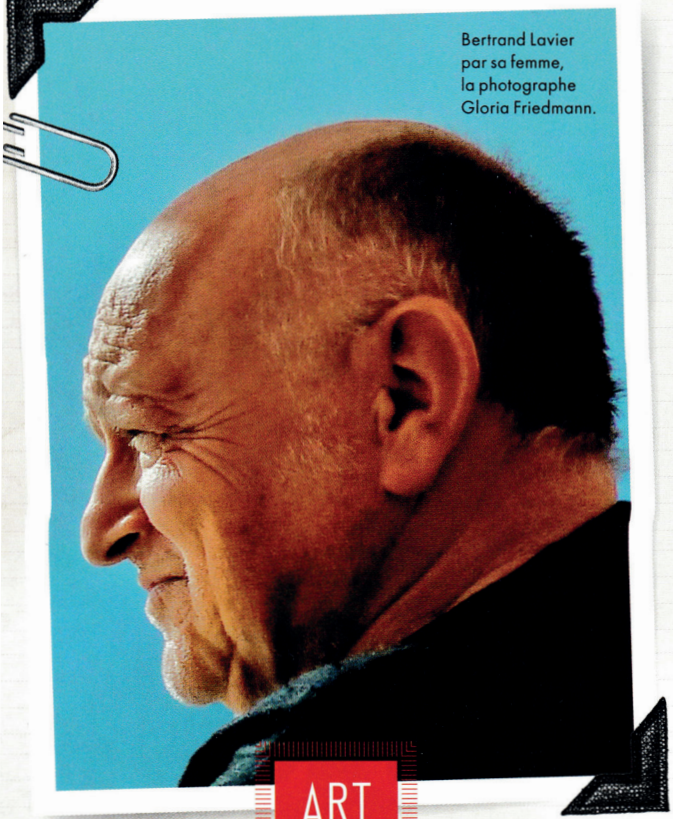
AUX SOURCES DE BERTRAND LAVIER

L'artiste contemporain expose à Paris dans le nouvel espace de la maison Dilecta. Il nous décrit son monde à part.



Dino (1993). « Il faut que les Ferrari soient cassées pour devenir des œuvres d'art. »



Bertrand Lavier par sa femme, la photographe Gloria Friedmann.

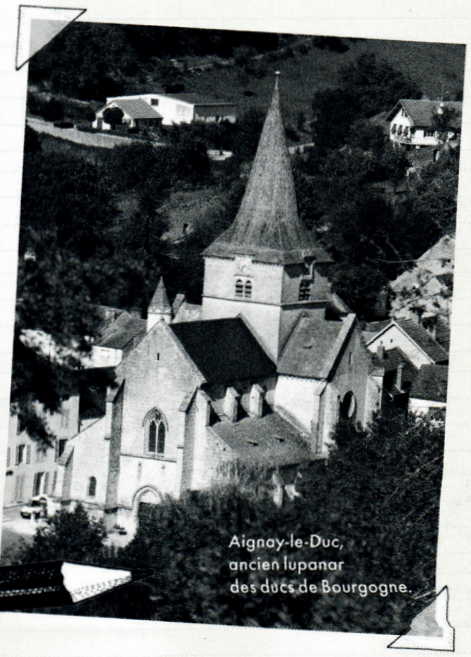
ART

UNE FERRARI, *le* GOÛT DU RISQUE

Enzo Ferrari m'a longtemps influencé dans la manière de créer sur le fil du rasoir. Or c'est la position que je trouve la plus intéressante pour un artiste. Je crois aussi, comme **Colin Chapman**, fondateur de Lotus, que la meilleure voiture de course est celle qui gagne et tombe en ruine un mètre après la ligne d'arrivée. C'est l'asymptote vers laquelle tout bon artiste devrait tendre. On comprend bien que si une voiture est encore capable de faire dix tours après un grand prix, c'est qu'elle n'est pas optimisée pour la course mais pour le tourisme ! Il faut être dans le sprint et prendre des risques. Moi, j'aime la vitesse. En même temps, on fait souvent des *parallèles entre les œuvres d'art et les voitures,* mais je ne suis pas totalement d'accord. Des Ferrari, il y en a des magnifiques mais ce ne sont pas des œuvres d'art. Il faut quand même qu'elles soient cassées pour qu'elles le deviennent ! En ce qui me concerne, je conduis une Modena et une 512, mais si je devais n'en choisir qu'une, je prendrais la 250 châssis court, une Berlinette bleu de France.

LA BOURGOGNE *de* SON ENFANCE

Pour ne pas m'infliger le petit monde de l'art, j'adopte depuis longtemps la méthode des oiseaux de proie à qui l'on bande les yeux pour qu'ils apprennent à foncer vers l'essentiel. C'est à cela que m'entraîne la Bourgogne de mon enfance, où je sèche après m'être trempé dans l'aquarium parisien. La région d'Aignay-le-Duc où je vis est extrêmement sauvage. On ne peut pas être plus loin et plus près de Paris. La densité de population doit être l'équivalent de celle du Tchad. C'est un trou, littéralement une cuvette, où les ducs de Bourgogne avaient leur lupanar. J'habite ainsi rue de la Demoiselle qui verse dans la rue de la Galopine... Et là – c'est très rare dans notre petit monde des arts –, j'ai conservé quelques copains de l'école communale. J'y croise même mon institutrice de 90 ans, qui a gardé sur moi toute son autorité et fait totalement abstraction de ma carrière. Elle me dit : « Bonjour Bertrand » et moi je fais : « Bonjour M^me^ Pignon », comme si je portais encore mon short d'écolier !



Aignay-le-Duc, ancien lupanar des ducs de Bourgogne.

WALT DISNEY, *une* FICTION DEVENUE RÉALITÉ

Warhol disait de **Walt Disney** qu'il était son plus grand concurrent. On comprend bien pourquoi. Il a vraiment changé son siècle. Aussi, lorsque j'ai commencé à m'intéresser au concept de basse et de haute culture, je suis naturellement arrivé au *Journal de Mickey* et notamment à cette histoire de 1977, « Traits très abstraits », dans laquelle le personnage se promène avec Minnie dans un musée d'art moderne fictif imaginé par **Sergio Asteriti**. Cela m'a rappelé une bien réelle et ennuyeuse exposition de conservateur intitulée « La peinture dans la peinture » où l'on faisait la somme de tableaux dans des tableaux. J'ai donc appliqué cette idée aux œuvres de Disney pour leur donner vie. Bien qu'elles soient inspirées d'une bande dessinée, elles remplissent tout à fait leur rôle dans la réalité. C'est bien là que réside le génie de Disney, qui contraint des générations entières à son imaginaire.



Walt Disney, 1947 de Bertrand Lavier. Ci-dessous, « Traits très abstraits », *Le Journal de Mickey*, 1977.





Francis Picabia devant sa toile *Villica-Caja* en 1929.

PICABIA *plutôt que* DUCHAMP

On attend souvent que je cite **Marcel Duchamp**, inventeur du *ready-made*, mais je crois bien que **Francis Picabia** reste pour moi la référence. C'est un artiste d'une grande liberté, d'une grande légèreté apparente. Il a eu cette manière bien à lui de traverser l'art et la vie, qui sont deux choses très différentes, quoi qu'on en pense. Il y a quelque temps, lorsqu'on m'a proposé de candidater pour représenter la France à la Biennale de Venise, je me suis demandé si Picabia justement accepterait de remplir un dossier avec budget estimatif et note de commissaire. Je n'ai pas eu besoin d'y réfléchir très longtemps. Picabia est une figure héroïque. Aujourd'hui les artistes collent à leur sujet. Ils sont extrêmement corrects par rapport à ce qu'on leur demande. Ils n'ont plus l'insolence de ces héros. Que l'on songe seulement à la série de ses tableaux mécaniques. Je pense que quand on a vu ça au début du XX^e^ siècle, ça a dû faire très mal. Qu'est-ce qui fait mal aujourd'hui ? L'inculture et la perte de mémoire du petit monde de l'art.



Le Masque et le Miroir (Solitude du diable) de Francis Picabia.





UN CIGARE : *le* GRAND EPICURE

J'ai appris à fumer le cigare avec **Pierre Restany**, grand critique d'art, historien et fondateur du mouvement des Nouveaux Réalistes. C'était un personnage pittoresque, intelligent et rare. Avant de le rencontrer, j'en fumais de mauvais. Il a été mon professeur, si bien qu'aujourd'hui, chaque fois que j'en allume un, je pense à lui. Les cigares, comme bien d'autres choses, c'était mieux avant, parce qu'on en faisait moins. Mais le Grand Epicure a encore les qualités des cigares tels qu'on les roulait il y a vingt-cinq ans. Cet Hoyo de Monterrey a les caractéristiques flamboyantes du havane. C'est un mélange de miellé et d'épicé. Ce n'est pas un cigare terreux. Il est parfaitement rond et raconte une véritable histoire à mesure qu'on le fume. On ne le laisse pas tomber. C'est un format atypique pour moi, qui aime normalement le Robusto ou paradoxalement, le double Corona, créé pour se consumer sur la durée d'une corrida et qui tient aussi pile-poil la durée d'un grand prix de Formule 1. La boucle est bouclée !